LE SEIGNEUR DEVENU MEUNIER,

OU

LES NOCES DE BRETAGNE

ADRESSÉ A UN JOURNALISTE,

Par ROGER *BON-TEMS*,

Pour faire endiabler tous les ARISTOCRATES.

VIVE la Nation, vive le Roi, mes amis, crêventtous les aristocrates; oui morbleu, j'arrive du fin-fond de la Bretagne, où tous les parchemins de famille ne vallent pas deux sols, où on se divertit à toute éreinte, et où j'ai vuidé plus de flacons à ma part depuis huit jours, que je n'ai coutume de le faire à Paris pendant six mois. Si vous ne m'en croyez pas voyez ma trogne; au surplus si vous faites la moue, je m'en f..., & vais recommencer de plus bel : mais vous avez l'air tout interdit; est-ce que vous croyez que je vous conte des bilvèses, avez-vous oublié ce proverbe : *in vino veritas*.

Faut-il que je jure comme Jean Bar, pour

vous persuader ; tenez, vous n'êtes pas franc comme nous autres provinciaux, vous êtes toujours entre le zist et le zest, vous ressemblez à la femme de Rablais, qui, un peu en doute sûr sa vertu, vouloit que ce bon pasteur lui chantât le jour de la célébration de son mariage, *un tantinet de la Vierge, un tantinet de la Magdelaine.* Allons, morbleu, prenez courage, il n'y a plus qu'un chicot à arrac her, et nous serons tous heureux.

Faites comme moi, et vous verrez que ma morale est pure comme l'œil : Roger-bontems a toujours vécu sans souci, d'ailleurs à quoi sert d'en prendre, et de se creuser la cervelle quand tout va bien ? laissez faire nos Députés, devant peu tout ira bon train. Voyez-moi ce Camus, comme il a le nez long, il sent depuis l'Assemblé nationale ce qui se passe chez les ministres, c'est celui-là qui sait compter, et qui n'aime pas les contes dans les états de finances. Mais quoi ! vous ne riez pas, est-ce que vous seriez aristocrates par hazad ; ah ! si cela étoit, je vous mépriserois comme un verre d'eau ; mais non, morbleu, et cela ne se peut, vous avez fait la révolution, on boit à votre santé là-bas, et vous êtes encore tristes, que diable ! est-ce que vous voudriez la défaire ? tenez croyez-moi, il ne faut jamais se repentir d'avoir fait le bien. Si je parle ainsi, j'ai mes raisons ; dites-moi, après avoir rasé cette foutu maison où on ne buvoit que de l'eau, et encore pas son soûl, et où la câve et le grenier ne

valoient pas mieux l'un que l'autre. Dites-moi ; qu'avez-vous été faire chez ce curé de St. Paul ; morbleu M. le curé, ne croyez-vous pas que j'ai peur de vous : tenez depuis que vous avez emmailloté Favras, je ne sais, mais e ne suis pas content ; on sait bien que vous avez toujours raison vous autres prêtres, vous avez obtenu des affiches ; mais, *va-t'en voir s'ils viennent* ; oui-dà M. le curé, je parie que celui qui a l'habit de votre confrairie, je veux dire celui qui a mis une cocarde à l'endroit qui ne dit mot, aura encore raison, si on lui donne le tems de faire ses calculs, par-la-sangué ! pourquoi ne s'excuseroit-il pas : qui ne connoit l'histoire de ce françois qui ayant fait ses ordures sur le tombeau du prophête de la Mecque, se justifia completement, en disant, qu'ayant en vain imploré les Dieux de son pays pour le guerir d'une collique, il avoit eu recours au grand Mahomet, qui prenant compassion de lui, pauvre here, le miracula si promptement, qu'il fut contraint de déposer sur le tombeau du prophête, ce témoin impropre, mais très-véridique de la grâce qu'il venoit d'obtenir. Pardon, M. le curé, si je ne suis pas riche dans mes comparaisons, mais Roger-bon-tems n'en sait pas plus long, et un ivrogne comme moi ne connoît pas les héroglifes ; au surplus si je glôse, c'est de votre faute ; pourquoi, morbleu ne vous êtes-vous pas expliqué clairement à la municipalité ; n'ai-je pas entendu lire dans nos districts vo-

tre prétendue justification, où le diable n'y entend goute ; quand j'ai entendu tout ce galimatias, j'ai dis : mes amis, tenons-nous sur nos gardes, il y a encore de la me.... dans la flûtte, M. le curé ne joue pas franc jeu, et l'emplâtre est pire que mal; au surplus, tant pis pour ceux qui ont mauvaise intention ; qui mal veut, mal lui tourne : pour nous, nous n'avons plus rien à craindre, et la liberté est trop bien assurée ; d'ailleurs Roger-bon-tems ne se soucie pas de se casser la tête d'avantage, l'humeur le gagneroit, et il n'y gagneroit rien, il jureroit comme un damné, et deviendroit aussi blême qu'un dévôt. Adieu donc M. le curé, car je vous quitte pour reprendre le fil de mon histoire.

J'ai dit, si je m'en souviens bien, que je me suis bien diverti en Bretagne ; morbleu, si je m'y suis diverti, il falloit me voir, il y a huit jours dans le pays de notre Chapelier, comme nous y avons bu à sa santé ; j'étois habillé en Bacchus ; c'est moi qui dirigeoit la marche du vieux Silène, précepteur des buveurs, où après des bacchanales risibles & grotesques, on dansoit tous les soirs la tarentaine ; ne riez pas de notre musique, elle valoit bien, morbleu, celle de vos cafés ; la gaité, la franchise régnoit parmi nous ; nous chantions à gorge déployée, vive la Nation, vive le Roi ; on n'entendoit pas dans nos chansons ces élans factices, ces roulemens langoureux, qui font croire à un nigaud qu'une beauté mercénaire

va se pamer dans ses bras ; les uns chantoient leurs amours ; les autres, des airs champêtre ; moi, je chantois le rouge-bord ; le vieux Colin, berger de ces cantons, m'accompagnoit de sa musette, & cela valoit bien tous vos cahiers de musique, où, l'on a plutôt l'air d'étudier sa le con, que de s'amuser ; il ne faut pas demander si il y avoit des Aristocrates, car il y en a toujours partout ; mais nous les faisions rire malgré eux, & leur plus court parti étoit de boire ; un d'eux étant bien empafé, nous lâcha le fin mot, & s'expliqua sans détours.

Voici ce qu'il nous dit d'une voix entrecoupée : vous nous traitez d'aristocrates, vous autres patriotes ; croyez-vous que nous devions être content, on nous ôte nos titre & nos droits ; nous étions vos maitres & nous sommes vos égaux ; *bon, mon ami, courdge ;* on nous ôte nos pensions, nos charges, & nous ne sommes plus rien ; accoutumés à juger & à commander, qu'allons-nous devenir ?

O rage ! ô désespoir ! ô fortune ennemie !
Après tant de travaux sur la fin de ma vie,
Par de francs roturiers je me verrai vaincu ;
Et je vis, non, je meurs, j'ai déja trop vécu.
A ces mots bégayés, que la fureur inspire,
Notre homme en débuvant lâche un large soupir.

A peine eut-il le cœur net, qu'il sentit son ridicule, il nous demanda excuse, car la Noblesse est polie ; mais il en revenoit toujours à son refrain, je ne serai plus rien. Si-fait,

notre ami, repris-je aussi-tôt ; vous étiez nos tyrans, eh bien, vous serez nos amis ; cette fonction ne vaut-elle l'autre ?

Quand vous ne nous enverrez plus battre les grenouilles, le jour que votre femme accouche, sera-ce un grand mal ?

Quand vous ne mettrez pas une cuisse, avec ce qui s'en-suit, dans le lit de nos jeunes mariées, le genre humain en sera-t-il plus malheureux ? Quand vous ne pourrez plus exercer sur nous mille autres droits ridicules & inhumains, l'Etat en sera-t-il moins bien réglé ? Tenez, à vous dire vrai, vous avez bien fait de profiter de tout cela, puisque nous étions assez benets pour y consentir ; mais aujourd'hui, morbleu, il ne faut plus y revenir, je n'entendons plus raison ; vous en avez encore plus qu'il ne faut ; n'êtes-vous pas les plus riches ? eh bien, vous vous ferez encore servir ; mais faudra être honnête, car je ne souffrirons plus que vous nous avilissiez davantage ; je vous servirons librement, & quand je ne pourrons faire autrement, dame, c'est que j'avons le cœur sur la main ; vous venez de nous dire ce que vous pensiez, & nous itout.

Si vous voulez être joli garçon, tenez, voici Périne, la fille de notre Meûnier, qui a besoin d'un marieu, dites si elle vous fait plaisir, & sur-tout ne faites pas la grimace, car elle vous vaut, & de reste ; épousez-la, vous êtes notre Seigneur ; eh bien, quand son père sera mort, vous serez Seigneur & Meûnier ; tout cela

n'est qu'un aujourd'hui; allons, voyez, ne barguignez pas, & sur-tout point de fi; dites honnêtement si elle vous convient, car je n'en sommes pas embarrassé; une joli fille comme elle honore toujours un vieux garçon comme vous, quand elle veut bien lui accorder ses bonnes grâces; dame, c'est comme ça, car tous vos écus ne vallent pas sa gentillesse; voyez ce ris agréable, cette petite bouche, ces yeux capables de faire parjurer mille fois tous les Aristocrates, cette taille fine, ce bras rond, ce joli pied, cette figure fraiche comme une rose, & ce p...... tenez, si vous l'épousez, je vous aimerons de tout notre cœur; à cause d'elle j'irons au château comme cheux nous; & je n'aurons pas le chagrin de voir une grande Dame orgueilleuse, arrivée de je ne sai où, qui nous regardera comme un pet, & qui tous les ans acouchera d'un petit Aristocrate.

Mes amis, le croiriez-vous, cela est vrai, pourtant, ou je me donne à tous les diables; notre Seigneur a ma foi approuvé nos raisons, il a embrassé Périne, j'avons fait le soir les fiançailles, & le lendemain je les avons conduits à la Messe, au son d'un méchant violon, d'une musette & d'une corne à bouquin; j'avons bu, dame, ça ne se demande pas; j'avons fait la nôce pendant huit jours; mais ce qui nous a le plus ébaubi, attendri, s'entend, c'est le beau préambule qu'il nous a fait avant de recevoir la bénédiction.

En épousant Périne, mes amis, j'épouse la Nation, je donne exemple à tous les Nobles

de rendre au genre humain les droits qu'une poignée de gens lui avoit usurpée ; mes bienfaits ne finiront parmi vous qu'avec ma vie ; vous aviez raison, nous étions les tyrans des campagnes, j'en veux devenir le père, par mes bienfaits & par mon exemple ; ma maison sera la vôtre ; je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de vous entendre parmi vous ; & quand vous aurez quelque démêlé, de me prendre pour arbitre ; ma conduite ne peut vous être suspecte, & vous pouvez vous en rapporter à moi. A ce discours je nous sommes mis à pleurer de tendresse & de joie ; notré Curé tout ébahi restoit sans dire mot, & je sommes tous sortis comme une grande famille, en criant vive la Nation, vive le Roi, vive Périne & notre bon Seigneur, & périssent tous les chiens d'Aristocrates.